TEMPERATURE

Du 19 août 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens
No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin....	82	28
Midi	92	33
3 P. M.....	90	32
5 P. M.....	88	31

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 19 août — Indications pour la Louisiane — Temps — beau excepté averses près de la côte samedi et dimanche; vents frais du sud.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Musique et Chants Nationaux.
Désillusion!
Les Vacances au Vatican.
Vanité du Monde, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche, (Suite.)
Mondanités, chiffons.
L'actualité, etc., etc.

NOTRE ÉDITION

—DU—

1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance, et qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

Cette édition offre aux négociants une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

MARIE RHODES BAKER.

La nièce de Cecil Rhodes, qui a hérité de la fortune de ce dernier, $12.000.000. Elle est de la Caroline du Nord, et a toute sa vie été à la tête de missions. Elle s'intéresse aux classes ouvrières, aux pauvres surtout: et plus que jamais elle fera le bien autour d'elle.

NOS RUES.

Dieu merci! les politiciens malavisés qui nous ont rebattu les oreilles depuis quelques semaines de leurs vociférations contre l'état de nos rues commencent à se taire, non parce qu'ils reconnaissent que l'administration municipale a fait tout ce qui lui était possible de faire dans les circonstances où elle se trouvait, mais parce que le public, avec son gros bon sens, a tout de suite compris quel était leur but et s'est refusé à faire de leurs jérémiades une question électorale.

Il suffisait d'ailleurs de songer à la transformation que subit actuellement notre ville, aux immenses travaux entrepris récemment, à l'effort gigantesque que fait la communauté pour se mettre au niveau des plus renommées cités de l'Union américaine, pour se rendre compte que les autorités, en somme, ne pouvaient faire davantage.

En parcourant notre ville on ne rencontre que des rues éventrées pour la pose de tuyaux de drainage et d'égout, défoncées pour y étendre la couche de béton qui supportera un nouveau pavage, et l'on voudrait que dans ces conditions nos voies fussent aussi bien tenues que celles des villes qui depuis longtemps ont fait les sacrifices que nous nous imposons aujourd'hui! Qu'on attende au moins que les travaux en cours d'exécution soient achevés et l'on pourra alors protester contre un état de choses qui, quoique susceptible d'amélioration, n'est pas aussi "monstrueux" qu'on voudrait le faire croire.

Si encore le service de la voirie disposait de moyens raisonnables pour s'acquitter de sa tâche, on comprendrait certaines récriminations, mais en présence d'un budget insignifiant et de circonstances qui forcément l'entravent on s'explique qu'il ne fasse pas mieux.

Et à propos du budget des travaux publics de notre ville le rapport annuel sur l'administration municipale de Detroit, que M. Campbell, "clerk" du conseil municipal, recevait hier, nous donne une excellente leçon. Il y est dit que cette ville, dont la population n'est guère plus forte que celle de la Nouvelle-Orléans, dépasse chaque année une somme de $1 125.000 à l'entretien de ses rues.

Un million cent vingt-cinq mille dollars!

Que ne ferait on pas avec cette somme dans la cité du Croissant?

D'instinct le peuple comprend ces choses et il juge à propos de passer outre. Seuls s'en plaindront ceux qui, dans un but mal défini mais en tout cas sujet à suspicion, n'ont pas craint de tenter de détourner son attention de choses plus importantes.

La prochaine assemblée des Chevaliers de Pythias.

Louisville, Kentucky, 19 août — La suprême loge des Chevaliers de Pythias a décidé aujourd'hui de tenir sa prochaine assemblée biennale à la Nouvelle-Orléans.

La lutte a été très active entre les partisans de la Nouvelle-Orléans et ceux de Nashville.

L'assemblée aura lieu le troisième mardi de septembre 1906. La Nouvelle-Orléans l'a remportée par un vote de 99 voix contre 41.

Journal d'un Vaude-Villiste.

Les milliardaires américains, qui ne doutent de rien, viennent de prendre une résolution non seulement révolutionnaire mais encore enarchique.

Ils ont décidé de remplacer dorénavant les cuisiniers français, qu'ils s'arrachaient à prix d'or, par des cuisiniers indigènes.

Leur amour-propre national souffrait, paraît-il, depuis longtemps d'être, pour ainsi parler, les prisonniers de la cuisine française.

Comme lorsqu'on est milliardaire, on aime à bien manger—je connais des gens qui ne sont pas milliardaires et qui aiment à bien manger tout de même—les riches Américains avec leur sens pratique avaient reconnu que les cuisiniers français étaient les seuls êtres au monde sachant faire la bonne cuisine.

Et, en effet, depuis que l'Amérique est découverte—une bonne idée qu'a eue là Christophe Colomb, tenez, et qui doit faire joliment plaisir à M. Roosevelt—les cuisiniers français y étaient attirés par les traitements les plus alléchants et les égards les plus nouveau-monde.

Et on mangeait bien dans les palais privés de New York et autres villes des Etats-Unis.

Que s'est il passé pour que soudainement on veuille renoncer à savourer des plats finement préparés?

Y croit-on qu'en effet les cuisiniers indigènes, qui cherchaient sournoisement à s'approprier la manière des maîtres sont aujourd'hui en état de rivaliser avec ces derniers et réussiront à leur tour la poularde truffée et le filet béarnaise?

Erreur! je le crie de toute la vigueur de mon âme et de mon estomac de vieux Parisien.

On peut apprendre à faire la cuisine, mais on ne la fait bien que si on a dans les veines du sang de Vatel et qu'on est le compatriote de Casimir.

Les riches Américains reviendront de leur erreur, et il leur coûtera cher pour ramener à eux les cuisiniers français, justement froissés et humiliés.

Malgré leurs millions, les opulents Américains vont savoir ce que c'est qu'un biftek brûlé, des petits pois trop durs et des haricots pas cuits!

—

La cuisine française est peut-être notre gloire la plus pure—après le vaudeville.

Les étrangers qui veulent bien dîner viennent à Paris.

J'ai connu un Anglais qui—comment dit-on en Angleterre?—très porté sur sa bouche purpurine, faisait régulièrement, une fois par semaine, le voyage de Londres à Paris pour s'offrir un repas qu'il appelait réparateur—cela lui permettait, disait-il, de supporter les autres jours la dure cuisine anglaise.

Et la preuve qu'il savait ce qu'il faisait et rendait justice à notre gloire nationale, c'est qu'à la suite d'un de ces voyages et d'un repas trop corsé, il est mort loyalement d'indigestion!

J'ajouterai, du reste, et sans médire outre mesure des riches Américains et même de tous les autres riches étrangers, que s'il n'y a de bons cuisiniers qu'en France, ce n'est aussi qu'en France qu'on trouve de vrais gourmets et des êtres qui apprécient leurs talents à leur juste valeur.

La liste des gourmets célèbres serait interminable à donner et dépasserait d'ailleurs la hauteur de mon érudition.

Savoir manger est une science. J'ai, malheureusement, le regret d'avouer qu'elle me manque. J'aime beaucoup la bonne nourriture — ou du moins je crois l'aimer — mais je suis incapable de discerner la bonne de la mauvaise.

C'est au point que mes amis me font souvent des farces.

—Comment trouves tu cette côtelette d'agneau? me disent-ils.

—Excellente!

—Eh bien! c'est une côtelette de porc!

Je rougis jusqu'à la pointe de mes anciens cheveux, mais cela ne m'empêche pas d'en redemander une autre quand j'ai faim.

Nous avons tous connu autrefois chez Brébant, alors qu'il était le restaurateur des lettres—c'était un calembour spirituel que chacun de nous faisait régulièrement une fois par jour, on prenait même des numéros—nous avons tous connu, dis je, un client qui nous jetait dans des abîmes d'admiration

—Ce client-là, nous disait Brébant, est le seul qui sache vraiment manger et qui comprenne ce que vaut mon chef.

—

Le client arrivait quand nous avions à peu près fini de dîner, dans les environs de neuf heures, immédiatement tous les garçons s'empressaient autour de lui et Brébant, lui-même, accourait le saluer, on lui présentait la carte, il l'étudiait longuement, puis, prenant une plume et du papier, il écrivait son menu et commandait ses vins.

Je suis resté souvent à le regarder manger et boire—ça ne m'a pas beaucoup profité.

Il était superbe. Il mangeait avec une méthode, je dirai même avec une onction étonnante: lentement, correctement, voluptueusement. C'était un grand savoureur devant l'Eternel!

Son dîner durait une heure et demie, deux heures; il mangeait et buvait tout le temps, et quels vins! les meilleurs crus, les meilleures années!

Son addition se montait chaque jour à une centaine de francs.

Cent francs pour un simple dîner! Et il y a des gens qui, lorsqu'ils ont dépensé trois francs, trouvent qu'ils ont exagéré!

— Et encore, nous disait Brébant, je n'y gagne pas. Il prend les plus chers!

Il gagnait si peu que le client, qui souvent faisait remettre sa note au lendemain sous le prétexte qu'il n'avait pas de monnaie, lui posa un jour un lapin formidable!

Et je me rappelle que ce pauvre Brébant nous disait mélancoliquement:

—C'est lui qui a fait les meilleurs dîners, mais c'est moi qui ne les digère pas!

Dans le monde des théâtres, on est plus ou moins gourmet,—je devrais plutôt dire gourmand, cela dépend des emplois.

Généralement, le jeune premier est sobre, il a peur d'engraisser; le comique se laisse plus volontiers aller!

José Dupuis, des Variétés, qui fut un grand artiste, ne détestait pas la bonne chère, et il se complaisait admirablement en cuisine.

Je me souviens qu'un jour, Albert Wolff et moi nous l'avions invité à déjeuner pour lui faufiler un rôle dans une revue.

Nous nous installâmes dans un cabinet de restaurant et nous priâmes Dupuis de dresser lui-même le menu.

Et Dupuis commandait, commandait!

A ce point que Wolff et moi, un peu anxieux sur le montant de l'addition, nous nous regardions, et que Wolff me dit tout bas:

— Mais il va nous faire dépenser tous les droits d'auteur de la pièce; ce n'est pas la peine, alors!

—

Nous déjeunâmes, je dois le dire, merveilleusement, grâce à la science de Dupuis, qui nous avait organisé un repas exquis.

Nous étions même si ragaillardis par la bonne nourriture et si émoustillés par les vins que, sur une demande de Dupuis qui, lui, restait calme et quoique mangeant et buvant de tout, gardait son sang-froid nous entrâmes dans la voie franche des aveux.

—Eh bien! nous! lui dit Albert Wolff, je vais vous donner un bon conseil, ne vous laissez pas entortiller par nous, ne jouez pas dans notre revue, d'abord elle n'est pas bonne, c'est moi qui si presque tout fait!

—Nous! c'est moi, m'écriai-je en me versant un nouveau verre de vin.

— Vous êtes un trop grand artiste pour vouloir débiter des calembredaines pareilles, ça vous amoindrirait.

— Oui, répétai-je, on croirait que les bêtises sont de vous!

— Gardez-vous pour les comédies de Meilhac!

— Et d'Halévy!

— Et laissez-nous avec nos petites femmes!

— Merci bien, messieurs, nous dit Dupuis, vous êtes de braves gens, je suivrai votre conseil!

On apporta l'addition, ce qui nous dégrisa un peu; au fond, c'était vraiment farce d'avoir dépensé une pareille somme pour pousser Dupuis à nous refuser son concours.

Mais le grand artiste était un très honnête garçon, il sauta sur la note et nous dit:

—Pardon! du moment que je ne joue pas et que vous venez de me donner un bon avis, c'est moi qui paye!

Et nous ne parvînmes pas à l'empêcher de payer!

Je dois dire que je n'ai pas souvent rencontré de pareille délicatesse d'âme chez tous les artistes et notamment chez les moins bons.

Et, en effet, si tous ceux que j'aurais bien voulu ne pas avoir dans mes pièces s'étaient récusés et m'avaient payé à déjeuner!....

ERNEST BLUM.

ÇA ET LA.

Le "Figaro" nous apprend—sous le titre de "Silhouettes mondaines",—que M. Albert Sorel a un salon très agréable, où il se manifeste sous l'aspect d'un "aigle souriant". Et même le grave historien a bien voulu pousser le sourire jusqu'à réciter certain poème scarronien: "les Funérailles de Victor Hugo" dont il est l'auteur et qu'il ne veut pas faire imprimer. Rien d'amusant, de désopilant comme cette parodie burlesque où des hémistiches ou des expressions de Victor Hugo s'entremêlaient avec des réflexions ironiques, escortées d'une étrange nomenclature des corps constitués assistant au convoi, de l'Institut à la moutarde Bornibus, du Grand-Orient aux pastilles Géraudel.

M. de Heredia en était émerveillé, nous assure notre confrère, et criait "Bravo!" de toutes ses forces. En vérité, puisque M. Sorel refuse de publier ce curieux poème, c'est mettre bien cruellement l'eau à la bouche de tous ceux qui n'ont pas le plaisir de fréquenter le salon de M. Sorel.

—

Le Dr. Burdero Adachi, de Tokio, prétend que les races européennes exhalent une odeur fort désagréable à l'odorat des Nippons. La cause en serait notre nourriture carnée (les Nippons sont presque tous végétariens). Le Dr. Adachi rappelle à ce propos les travaux de certains ethnographes qui parlent de l'odeur de Brunswick, différente de celle de la Savoie, qui ne ressemble pas à celle de la Normandie. C'est ce qu'il appelle les odeurs provinciales. Il signale aussi l'influence du vêtement sur les exhalaisons cutanées, de même que celle de la chevelure brune, blonde, châtain clair ou ardent.

Ce petit traité des odeurs non suaves a excité la verve de M. Harduin qui lui consacre un propos parisien et termine par ces vers":

Tous les hommes puent.
Puent la charogne.
N'y a qu'mon doux Jésus
Dont l'odeur soye bonne

Dans de lointaines sous-préfectures, au café du Commerce, entre deux absinthes on prend cela, peut être, pour de l'esprit bien parisien.

—

Ces mêmes Japonais, si progressistes, ont pourtant à un rare degré le culte de la tradition familiale, comme le prouve une anecdote cueillie dans un journal japonais.

Elle fait connaître que le célèbre maître de danse X.... va donner prochainement une grande soirée en l'honneur du "millième anniversaire de la mort du premier de ses ancêtres qui avait embrassé la même profession!

Les monuments de Venise.

Un nouveau danger menace Venise, lequel, comme la chute du campanile, serait une perte terrible pour l'art et l'histoire de cette ville.

La vieille église San Giacometto di Rialto menace de s'écrouler.

C'est par hasard seulement qu'on a reconnu ce danger, car un marchand qui demeure à côté de l'église se plaignait que l'eau coulait dans sa boutique, à travers les pierres du porche de l'église. Une enquête, aussitôt ordonnée, a fait constater que la solidité de la construction est sérieusement menacée, et que le danger peut être immédiat. Le porche de l'église est condamné, et avec lui toute l'église, si les travaux ne sont pas commencés tout de suite et avec énergie.

L'église San Giacometto passe pour être la plus ancienne de Venise: le premier édifice bâti, en 421, a été reconstruit en 1071.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Peu de pièces ont obtenu à la Nouvelle Orléans autant de succès que "David Garrick" que jouent Walter Edwards et sa troupe au Casino du Parc Athlétique.

L'élégante salle, qui est d'ailleurs admirablement aérée, sera foulée pour la dernière représentation ce soir. La semaine prochaine, "Camille".

WEST END.

C'est par milliers que se comptent les spectateurs qui vont chaque soir à West End respirer la brise du Lac et applaudir les acrobates, le vaudeville, la musique de l'orchestre Paoletti et les vues du biographe.

Spectacle entièrement nouveau la semaine prochaine.

TROIS JUMEAUX.

Mme Ernest Choppin a présenté hier soir à son mari, l'excellent camarade qui partage depuis nombre d'années nos travaux à l'Abeille, trois jumeaux, un garçon et deux filles.

Dieu bénit les familles nombreuses, dit l'Ecriture, et nous avons tous félicité notre ami.

FIN D'UN JOURNAL.

Le "Daily Messenger," journal rédigé en anglais et publié à Paris, connu autrefois sous le titre de "Galignani Messenger, vient de cesser sa publication. Le "Galignani" fut fondé le 2 juillet 1814 par les frères Galignani. Il compta parmi ses premiers abonnés le grand Wellington, lord Byron, Dickens, Thackeray, etc. Il jouit longtemps d'une très grande influence.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an ; $7.00..6 mois ; $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris

$15.00..Un an ; $7.50..6 mois ; $3.75..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris

$3.00..Un an ; $1.50..6 mois ; $0.75..3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.00..Un an ; $2.00..6 mois ; $1.25..3 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS

Feuilleton

de

L'Abeille de la N. O.

47 Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

VIII

DERNIERS EFFORTS.

Suite.

Ils allèrent, durant deux ou trois heures, d'une allure lasse et qui se ralentissait à mesure, en dépit de toute leur volonté.

Ils étaient exténués, à bout de forces.

La faim leur tenaillait de nouveau les entrailles, leur arrachait de sourdes plaintes.

Des vertiges les assaillaient brusquement. Ils allaient sans voir, le regard morne, le cerveau vide, avançant machinalement, sans plus se rendre compte du chemin parcouru.

L'aurore rosissait à pleine l'horizon, lorsque Gaston de Beauvardes se renversa brusquement en arrière et demeura évanoui sur le sol.

L'athlète était vaincu.

Sans parler, comme frappé d'insensibilité soudaine, Maurice se laissa tomber près de lui, sur les genoux, puis se coucha tout de son long, résigné à mourir.

Son regard trouble se fixa un instant incertain sur de Bussiares, demeuré debout devant lui.

Il essaya de lui tendre une main tremblante et bégaya quelques phrases entrecoupées:

— Adieu, Bussiares! .... je vous aimais bien.... mon frère.

C'est fini! .... Laissez-moi mourir en paix!....

Si vous revoyez la France.... vous direz au colonel Destrem comment je suis mort!....

Il fut toujours bon pour moi .... je le vénérais....

Vous verrez peut-être aussi mon père? Dites-lui que je lui avais tout pardonné!....

Et puis.... il y a Andrée.... chère créature!.... Je lui avais donné tout mon cœur.... tout mon être!.... ma dernière pensée pour elle....

Protégez-la.... je l'ai tant aimée!....

Adieu, Bussiares, adieu!....

Puis un nom vint encore expirer sur les lèvres du malheureux:

—Andrée!....

Et ses paupières se fermèrent tout à coup, ses traits immobilisèrent dans une expression d'horrible souffrance.

Georges de Bussiares était resté debout, immobile, et comme foudroyé par cette fin tragique.

De ses yeux des larmes abondantes coulaient, silencieuses et lourdes.

Puis ses mains se crispèrent de désespoir impuissant; il chancela, se roidissant pour demeurer encore debout.

Mais il sentait, lui aussi, ses dernières forces l'abandonner.

Comme ses compagnons, il allait se coucher là, et attendre l'inexorable mort.

Une inspiration soudaine parut le ranimer un instant.

Près de l'endroit où Gaston de Beauvardes était tombé s'élevait un gommier malingre, haut d'un mètre cinquante à peine.

Bussiares l'examina durant un court instant, d'un regard empreint d'une sorte de folie.

Puis il détacha brusquement la blouse de Targui, la déchira en deux, de façon à en faire une bande assez longue.

Il attacha solidement ensuite l'étoffe à la poignée de son sabre targui et, grimpant aux premières branches du gommier, il fixa l'arme sur le faîte, enfonçant sa pointe dans le bois vert, d'un coup vigoureux.

Et la bande d'étoffe flotta comme un lambeau de drapeau, au-dessus de l'arbre malingre, sous lequel gisaient les vaincus du désert.

Dernier signal de détresse, de mort sans doute?

L'effort accompli par de Bussiares avait épuisé les suprêmes ressources de son énergie, de ses forces physiques.

A son tour, il dut se coucher auprès de ses malheureux compagnons.

Et, sous l'empire d'une défaillance invincible, ses yeux se fermèrent, son esprit se paralysa, ne perçut plus rien.

L'agonie des trois malheureux fugitifs allait commencer, tandis que le soleil s'élevait majestueusement au-dessus de l'horizon, couvrant la terre d'une gloire de lumière et de vie!

IX

MÉSAVENTURES D'YVONNE

Charly ne s'était pas trompé, comme on l'a vu, en reconnaissant Andrée dans le faubourg du Temple.

Et si la jeune fille avait entrepris ce long voyage, qui la jetait seule dans le gouffre parisien, ce n'était pas sans y avoir longuement réfléchi.

Le travail de son esprit, reconstituant peu à peu le passé déjà lointain de son enfance, avec plus de précision, avait fait naître en elle un doute réconfortant, quant au soi-disant déshonneur de sa famille.

En tous cas, elle n'éprouvait plus à présent la crainte enfantine et puérile d'être arrêtée, si jamais elle prononçait le nom de son père.

Le désir, la volonté même de connaître l'exacte vérité avaient vaincu tous ses scrupules.

Jusqu'alors, en effet, l'amour-propre inhérent à toute nature humaine, la peur de voir rejaillir sur elle la honte possible d'un père coupable, avaient été les vrais motifs de son silence, vis-à-vis de Mlle de Mirecourt.

C'est un préjugé courant, contraire à toute logique et à tout esprit d'humanité, qui fait retomber sur les enfants les fautes des parents.

Malheureusement, peu de gens osent s'affranchir des préjugés dont la société moderne est encore imbue, malgré les efforts accomplis vers une progression constante, vers une conception plus large, et partant plus noble, de la responsabilité et des droits individuels.

En arrivant à Paris, le premier soin d'Andrée avait été de se faire enseigner le faubourg du Temple, seul quartier dont elle eût gardé le souvenir.

Elle se logea tout de suite dans un hôtel meublé, proche du canal, et s'occupa, d'abord, de réparer le désordre de sa toilette un peu fripée par son long voyage.

Ensuite, elle déjeuna très modestement, dans un petit restaurant du voisinage, et, ce repas achevé, elle se rendit sans hésiter au numéro 21.

Du premier regard, en dépit des changements apportés par les années elle reconnut la concierge de l'immeuble où s'était écoulée son enfance.

—Madame, dit-elle d'un accent un peu timide pourtant, tout en pénétrant dans la loge, je voudrais vous demander des renseignements sur des personnes ayant habité votre maison, il y a plusieurs années.

Avant de répondre, la concierge toisa la visiteuse de la tête aux pieds.

L'expression d'abord méfiante de sa physionomie se détendit, devint plus accueillante, en présence de l'attitude réservée de la jeune fille.

—Je ne refuse pas, en principe, répondit elle; cependant j'aimerais bien savoir qui vous êtes mademoiselle?

—Oh! madame, mon nom ne vous dirait rien, car vous ne l'avez peut-être jamais su. Mais mon prénom et ce que je vais ajouter seront, je le crois, des garanties suffisantes.

Je me nomme Yvonne, j'ai été élevée dans cette maison chez une vieille dame, Mme Dupont-Verdier.

A ces souvenirs, la concierge eut un mouvement de surprise.

—Pas possible, s'écria-t-elle, vous mademoiselle Yvonne, si jamais je l'aurais pensé!

Asseyez vous donc!

En même temps elle avançait un siège et continuait avec une sorte de volubilité

—Des renseignements? Je crois bien que je vais vous en fournir, tant que vous voudrez; du moins tout ce que je sais.

Malheureusement, je ne suis pas très documentée: et puis il y a si longtemps de ça!

Ah! vous, la petite Yvonne d'autrefois. C'est étonnant comme on se retrouve tout de même!

Je vous aimais bien quand vous étiez gamine, vous étiez si douce, si gentille! A présent, c'est mieux, vous êtes une femme; et jolie. Là, sans flatterie, vous êtes une belle fille, sapristi!....

Andrée rougit sous le compliment, attendant, pour parler, que le flot de paroles de la bonne femme se tarit.

—Oui, continuait celle-ci, bien des choses se sont passées, en